

Sujet 1

BABEL

Pièges à éviter

Le principal écueil est celui de la méconnaissance totale de l'épisode biblique. Il faut pallier ces manques impardonnables ! Le dynamisme de la problématique viendra des efforts fournis pour retourner l'idée que Babel signe le châtimeant de l'humanité : il faut s'y efforcer, sinon la réflexion tourne en rond. Ce qui est drame peut-il devenir une chance ? Comment ? Penser aux représentations picturales et cinématographiques de la fameuse Tour, aux allusions littéraires, permet de rendre compte de la fortune formidable de l'épisode et d'élargir les perspectives.

Corrigé

Inévitablement, le mot *Babel* renvoie à l'épisode biblique de la construction de la tour qui en tire son nom. De quoi s'agit-il puisque notre réflexion doit nécessairement partir de ce récit ? Les hommes décident de s'unir pour ériger une tour qui atteigne le ciel ; Dieu interrompt l'entreprise et punit l'humanité en la dispersant sur la terre et en diversifiant les langues. Dans l'imaginaire collectif, Babel est donc un nom associé à la malédiction, à la vanité d'une entreprise humaine, dont la postérité culturelle témoigne assez bien. **Cependant la condamnation divine à la dispersion et à la confusion des langues ne peut-elle être renversée et entendue alors comme une chance, dont il faudra déterminer la teneur ?** Comme si l'échec d'une conquête en verticalité se voyait octroyer un horizon de possibles multiples. La problématique porte donc sur l'utopie d'une unité, ou l'extrême richesse de la diversité et de l'altérité et la féconde aventure des hommes portée par la quête de la connaissance et la multiplicité des langages. Après avoir mesuré les conséquences d'une ambition démesurée, nous essaierons de retourner dans une perspective plus heureuse la malédiction initiale.

Retrouver sa condition modeste : n'être qu'un homme

« Bâtissons une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre ! », lit-on dans la Genèse. *A priori*, on peut comprendre dans cet épisode la louable intention humaine de s'unir en un projet commun, belle image de solidarité et de cohésion. Redoublée par la langue unique qui est en soi un éloge de la communication spontanée. Alors pourquoi Dieu châtie-t-il les hommes ? Recontextualisons l'épisode : le déluge et l'injonction de Dieu de peupler la terre entière. Ce que Dieu condamne ici, c'est la désobéissance de l'homme, en ce qu'elle l'anime d'une présomption folle. Conquérir le ciel à l'aide de moyens terrestres, tel n'est pas le destin de l'humanité. Commentaire hébraïque assez célèbre montrant que l'entreprise collective se teinte d'un orgueil tel qu'elle aboutit au mépris de la vie humaine : une brique perdue est plus dramatique que la mort d'un ouvrier. Ce qu'il faut condamner donc c'est la démesure, c'est l'*hybris* qui rend l'entreprise vaine car elle détourne de l'entente, de l'échange et de l'humaine condition ; Babel est à interroger comme symbole de l'oubli de l'essentiel, non comme simple défi architectural. La représentation célèbre de cette ziggurat par Bruegel illustre la démesure : la tour hélicoïdale y écrase le paysage flamand, la domination de l'édifice

se lit tout autant dans l'espace pictural qu'il occupe que dans le fourmillement de plus de 7 000 personnages rendus minuscules. Quel sens donner au châtement ? Celui de multiplier les tâches et les désirs, car **le destin de l'homme ne se réalise pas dans l'outrecuidance et l'arrogance au mépris de l'altruisme et de la singularité**, dans la construction folle d'un axe Ciel/Terre qui rachèterait les péchés, mais qui permet surtout la mesure de soi avec la divinité. Le châtement a donc une dimension morale ; la gravure du néerlandais Cornelis Anthonisz, au XVI^e siècle, représente l'effondrement de la tour sous le souffle divin ; dans le coin supérieur gauche, une banderole condamne la chimère de l'entreprise. Dans une perspective identique mais avec une mise en scène plus poignante du désespoir de l'humanité, pensons à la gravure dessinée par Gustave Doré au XIX^e siècle, qui met au premier plan, un groupe d'hommes dont l'un tend les bras vers le ciel, anéanti par la volonté supérieure de Dieu et remis à sa juste condition d'homme. Cette punition peut-elle cependant être perçue comme une chance ? Car finalement l'essaimage sur l'espace terrestre et la diversification des langues permettent au sens propre l'aventure humaine.

Un heureux désordre

Ce châtement n'est peut-être pas une malédiction : la dispersion est signe de fécondité, la multiplicité des langues augmente nécessairement les possibles. En effet, ce qui peut être vécu comme un échec d'autant plus dramatique qu'il signe la perte de l'unité et de cette langue unique, cratyléenne et universelle, peut toutefois se comprendre comme la possibilité même d'une culture. Certes, une langue parfaite unissant mots et choses rapproche les hommes d'un pouvoir créateur de la parole, d'un idéal de communication. Mais **une langue unique et bornée résonne aussi comme allant de pair avec une pensée unique** : se profile le spectre de l'utopie totalitaire dont la tour de Babel a, dans certaines œuvres du XX^e siècle, été un emblème fécond. On pense à *Metropolis* de Fritz Lang, par exemple : dans cette cité du futur, une tour gigantesque domine et abrite le siège du pouvoir ainsi que les décideurs ; les ouvriers construisent et vivent sous terre ; la distinction manichéenne entre ceux qui pensent et ordonnent et ceux qui obéissent et exécutent illustre assez bien la menace et le leurre d'une telle ambition humaine ; en outre, ici, une langue commune mène paradoxalement à la confusion des langages, à l'irréductible incompréhension des êtres qui la partagent. C'est assez dire comme le mythe originel de Babel est déconstruit. Donc que peut espérer l'homme du désordre ? Que peut-il espérer de la confusion ?

La chance d'inventer du sens

La singularité et l'altérité. La multiplication des langues est une richesse qui engendre la potentialité de pensées – au pluriel –, et qui oblige surtout à conquérir de nouveau le sens. Auparavant, avant Babel, l'acte faisait sens ; après Babel, les hommes voyagent en absurdie, les paroles des uns et des autres n'ont aucun sens. Peut-être alors l'univers prend-il la figure labyrinthique de cette bibliothèque de Babel, conçue par Borges dans *Fictions* : un vaste espace à arpenter qui contient et conserve tout ce qu'il est humainement – ou non – possible de dire, écrire, connaître, savoir, dans toutes les langues possibles et imaginables. On sait ce que cette figure du monde a d'angoissant dans la nouvelle de Borges, mais on peut imaginer avec optimisme le champ des possibles ouvert par la confusion originelle des langues : à commencer par l'espace de la littérature, de la poésie, du chant. **Nommer diversement les choses dit assez bien l'exponentielle source de création offerte par le langage.** Libérer les langues, c'est libérer les pensées. Citons à cet égard Victor Hugo qui, dans *Les Contemplations*, traduit cette idée : « J'ai de la périphrase écrasé les spirales, /Et mêlé, confondu, nivelé sous le ciel /L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel ; /Et je n'ignorais pas que la main courroucée /Qui délivre le mot, délivre la pensée ». Voire Baudelaire qui associe à Babel l'obscurité d'un sens que la voix poétique aidera à découvrir : « Mon berceau s'adossait à la bibliothèque, /Babel sombre, où roman, science, fabliau, /Tout, la cendre latine et la poussière grecque, /Se mêlaient... »

En conclusion, on peut renverser le châtement divin en une chance pour l'humanité : inventer une nouvelle unité, par-delà les différences, demeure certes une utopie quasi définitive ; mais elle proclame assez la confiance que l'on peut/doit mettre en l'homme et la prodigieuse énergie du genre humain pour peu à peu abolir l'altérité.

Questions possibles du jury

Q 1 : Cette construction a-t-elle lieu avant ou après le déluge ? Qui donc construit la tour de Babel ?

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Q 2 : À votre avis que peut signifier étymologiquement *Babel* ?

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Q 3 : Quel épisode dans le Nouveau Testament répond à celui de Babel ?

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

R 1 : Après le déluge, la babelisation est un moyen d'affaiblir les hommes de la seconde création pour qu'ils ne défient plus Yahvé ; le roi qui commande la construction de Babel est Nemrod.
R 2 : Bbl peut vouloir dire *mêler* et exprimer la confusion - mais en fait c'est un dérivé de Babylone.
R 3 : La Pentecôte est le symétrique de la babelisation des langues : l'Esprit saint rend toutes les langues intelligibles.

Sujet 2

“ CE N’EST PAS L’ESPRIT DE SOCIÉTÉ QUI NOUS RASSEMBLE, C’EST L’ESPRIT DE DIVISION „

Pièges à éviter

La difficulté du sujet ne porte pas sur l’auteur de la citation : d’ailleurs, il ne peut être exigé des candidats qu’ils connaissent l’origine des citations, mis à part des cas évidents (« Je pense donc je suis », « Au commencement était le verbe » [...]). En revanche, il est important de bien traiter le paradoxe de l’énoncé pour lui-même : il ne faut pas montrer que l’homme porte en lui des germes de division, mais plutôt que les passions qui opposent les hommes ne prennent sens que dans le jeu social lui-même. À ce titre, la référence à Kant (concept de l’« insociable sociabilité ») est ici particulièrement attendue.

Corrigé

Cette expression se trouve dans les *Études de la nature* (1784) de Bernardin de Saint-Pierre. L'auteur y critique ainsi les Français, ses compatriotes, qui n'ont pas de sentiment de sociabilité positive, et qui ne se sentent liés aux autres que par l'esprit critique et l'esprit de vanité : « On se rend [aux cafés et aux promenades] pour tâcher de se faire admirer, et pour critiquer les autres ». Cette condamnation de l'esprit français, et surtout parisien, se retrouve chez Rousseau, grand ami de Bernardin de Saint-Pierre. Mais Rousseau donne surtout les bases d'une réflexion générale sur l'homme qui permet de n'en pas rester à la comparaison entre les peuples : selon lui il n'existe pas de sociabilité naturelle, et la société est dominée par l'amour-propre, c'est-à-dire le goût de la distinction. Cette idée s'oppose diamétralement à la conception naturaliste de la société, issue notamment d'Aristote, celle de l'homme « naturellement politique ». Il va de soi que se rassembler « par la division » ne produit pas une société harmonieuse. Mais est-ce inéluctable ? **Faut-il en effet renoncer à l'idée de sociabilité naturelle ?** D'autre part, la division n'est-elle qu'un facteur dû à un certain état de la société (domination de la propriété par exemple) ou bien est-elle inscrite dans les profondeurs mêmes de l'être humain, selon une vision plus radicalement pessimiste de sa nature, dominée par exemple par la « pulsion de mort » ?

La sociabilité naturelle

Qu'est-ce donc que « l'esprit de société » ? On peut concevoir qu'il existe en l'homme des principes naturels qui le poussent vers les autres hommes. Ce qu'on appelle « sociabilité naturelle » est exemplairement représenté par la philosophie politique d'Aristote. L'homme y est défini comme « animal politique ». Cela signifie que sa finalité profonde est de se rassembler en groupes de plus en plus larges et complexes (la famille, le village, la cité). Cette dernière forme le lieu où peut s'accomplir l'être humain, qui n'est pas fait pour la vie solitaire : « De là cette conclusion évidente, que la cité est un fait de nature, que naturellement l'homme est un être sociable, et que celui qui reste sauvage par organisation, et non par l'effet du hasard, est certainement, ou un être dégradé, ou un être supérieur à l'espèce humaine » (*Politique*). Ainsi, le Cyclope de l'*Odyssée*, vivant seul dans son antre, est le type même de l'être dégradé, au contraire de l'être humain, tel Ulysse, qui risque sa vie pour sauver ses compagnons. **D'autre part, il faut bien voir que si l'on peut parler d'un « esprit de société » chez Aristote, c'est parce**

que ce qui rassemble les hommes n’est pas seulement le besoin ou les lois : les hommes sont animés d’un sentiment social, la *philia*, qui ne se limite pas au sens moderne de l’amitié. La *philia* est ce sentiment qui m’unit aussi bien à mes parents, mon conjoint, mes enfants, qu’à mes compagnons de guerre, mes concitoyens, etc. Aristote n’est évidemment pas naïf : il sait qu’il existe des sentiments d’inimitiés ! Mais, justement, les bonnes cités sont celles où règne l’amitié, au point que là où la concorde domine, les hommes pourraient se passer de lois...

L’esprit de division

On pourrait dire qu’on a là une vision conforme à un certain bon sens. Mais si l’homme n’est pas un animal sociable, qu’est-ce qui réunit les hommes ? La réponse classique est celle du contrat : à l’état de nature les hommes vivent seuls (Rousseau) ou en guerre (Hobbes). Ce qui les rassemble, c’est la nécessité de la survie, et non un véritable « esprit de société ». Mais, dans son analyse du passage de l’homme de l’état primitif à l’état social, Rousseau montre qu’il existe des étapes intermédiaires avant les sociétés fondées sur des contrats. Ainsi, dès les premières communautés, les hommes sont réunis par des sentiments positifs, comme l’amour, et déjà apparaît l’envie de se distinguer : « On s’accoutume à considérer différents objets et à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement des idées de mérite et de beauté qui produisent des sentiments de préférence. À force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre et doux s’insinue dans l’âme, et par la moindre opposition devient une fureur impétueuse : la jalousie s’éveille avec l’amour ; la discorde triomphe. » (*Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*, 1755). **Or, tout le paradoxe soulevé par Bernardin de Saint-Pierre, c’est que la société ne va pas s’établir seulement contre la discorde, mais sur ses fondements, la vanité elle-même.** Ce sentiment négatif, c’est ce que Rousseau nomme « amour-propre », produit de la société, puisqu’il ne saurait être « naturel » de chercher à se faire le centre du monde, et être admiré par tous. Plus les sociétés sont inégalitaires, plus l’amour-propre se développe. Il n’est pas seulement le sentiment de sa différence avec l’inférieur, mais il est ce sentiment qui, au sein de mes semblables, par exemple dans les salons parisiens, conduit chacun à vouloir s’élever au-dessus des autres. On peut dire alors que non seulement la société inégalitaire produit l’esprit de division, mais qu’elle s’en nourrit...